Bulletin culturel

SCKN
Société Culturelle Kent-Nord

Lumières sur nos passeurs de culture

MAURICE DAIGLE

« Ils étaient riches, oui, car la culture est un trésor »
Alexandre Najjar

Nouvelles de l'école

Le Bulletin culturel est heureux d'ajouter un nouvel espace pour nos élèves de l'école Soleil-Levant et Mgr-Marcel-François-Richard

Ce mois-ci , Enya Robichaud, élève de 7e année à l'école Soleil-Levant nous présente les créations d'Haylee Richard.

Toutous crochetés à Haylee

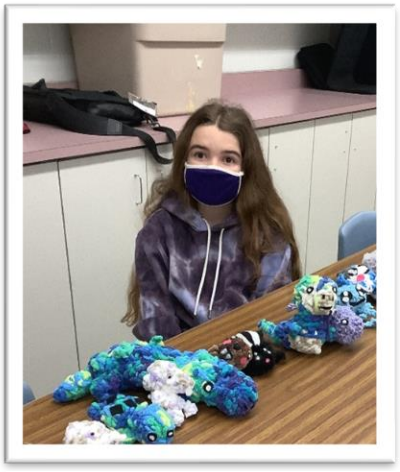
Haylee Richard est une étudiante de 7e année à l'école Soleil-Levant. Elle vit à l'Aldouane et elle fait des toutous crochetés.

La fabrication lui prend à peu près 1 à 2 heures pour faire un petit toutou et ça lui prend 1 à 3 heures pour en faire un gros.

Elle a commencé à faire des toutous en 2021, à l'aide d'un tutoriel sur *YouTube* et maintenant elle les fait par elle-même. Les matériaux qu'elle utilise sont : de la laine, du bourrage, de la colle chaude, un crochet et de la mèche.

Elle dit que c'était difficile au début, mais avec plus de pratique, elle est devenue très bonne. Elle aime faire des toutous pour sa mère, pour ses amis, ses professeurs et sa famille. Haylee a une grosse collection de toutous crochetés.

par **Enya Robichaud**,
7e année



Haylee Richard et ses créations

Lumières sur nos passeurs de culture

Mettons les projecteurs sur les personnes qui contribuent à la vitalité et au développement de notre communauté en partageant avec nous leur passion

Ce mois-ci, le chanteur et musicien Maurice Daigle partage avec nous sa passion pour la musique et nous révèle comment celle-ci éclaire sa vie.

MAURICE DAIGLE

Originaire de Richibucto, Maurice Daigle anime la vie culturelle de la région de Kent depuis plus de trente ans. Dès l'enfance, il s'intéresse à la musique et c'est à l'adolescence qu'il commence à se produire en spectacle en solo ou accompagné d'amis musiciens. À la suite de ses études en éducation, il part enseigner en Louisiane et à l'Île-du-Prince-Édouard avant de revenir dans sa région natale poursuivre sa carrière en éducation. Son talent inné pour la scène, son humour et la relation chaleureuse qu'il entretient avec le public et ses collègues musiciens font de lui un artiste versatile des plus vibrants.

Le Bulletin culturel a interrogé Maurice sur la présence de la musique dans sa vie et sur la façon dont celle-ci a modelé son parcours. Voici ce qu'il a répondu aux questions de notre agent culturel.

BC – Comment la musique est-elle entrée dans ta vie?

MD - Depuis ma petite enfance, je me souviens qu'il y avait toujours de la musique qui jouait sur le « record player » dans le salon. Je me souviens que j'étais fasciné par ce meuble qui produisait de la musique de toutes sortes : country, francophone, rock, folklorique, etc. Je me couchais devant les hautparleurs et j'essayais de voir au travers du matériel qui les couvrait. Dans ma tête, les musiciens étaient cachés à l'intérieur de cet objet musical et si je regardais comme il faut avec un œil de fermé comme quand on tire du fusil, je devrais pouvoir les voir en spectacle… Je me disais que si je pouvais les entendre, je devrais pouvoir les voir!

Du côté de ma mère, les soirées de musique se passaient chez mes grands-parents Arseneault et souvent chez mon oncle Alphée et ma tante Marguerite, à Saint-Charles. Ma mère jouait de la guitare et chantait aussi de temps en temps. Je me souviens de rêver de pouvoir jouer de la guitare et de chanter moi aussi, mais je ne pensais pas être capable d'apprendre… Ça paraissait trop compliqué! Même si du côté de mon père il y a très peu de musiciens, il adore la musique. Il aime ça quand je chante et je joue de la guitare et surtout les chansons de Raymond Savoie. Comme ma mère, il a toujours été là pour m'appuyer!

Mes grands-parents maternels, presque toutes mes tantes, mes oncles, mes cousins et mes cousines pouvaient jouer un instrument et chanter. Ma grand-mère jouait de la musique à bouche et mon grand-père jouait de l'assiette d'aluminium et de la bombarde (guimbarde).

BC - À quel moment la musique et la chanson sont-elles devenues pour toi un moyen d'expression privilégié?

MD- *J'ai commencé à démontrer de l'intérêt à jouer de la guitare et ma mère m'encourageait. Ma sœur Rina était la seule des enfants qui jouaient de la guitare. Un jour on est allés chez mon oncle Alphée et ma tante Marguerite à Saint-Charles et ma tante a dit qu'elle avait une vieille guitare dans la garde-robe. Il n'y avait pas de cordes sur la guitare, mais elle a dit que c'était joliment une bonne guitare. On est parti avec cette guitare et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à apprendre. Ma sœur Rina jouait de la guitare depuis son jeune âge et elle arrivait de Toronto avec sa guitare sous le bras et elle m'a montré où mettre mes doigts sur les cordes. Mon frère Denis a commencé à jouer lui aussi et il est un joueur de cuillères déchainé. J'avais un ami, Marc, qui jouait de la guitare et on s'amusait à jouer ensemble et il me montrait des accords. Ensuite, mon meilleur ami Joey et moi avons commencé à jouer de la guitare au sous-sol. On passait de longues journées à jouer la même chanson et à gratter sur nos guitares. Après avoir appris à jouer un peu, je me suis essayé à chanter. Je n'étais pas trop bon… Ça faussait pas mal par boutte, mais j'aimais tellement chanter que peu importe, je n'allais pas lâcher!*

> *J'ai commencé à chanter des chansons de Raymond Savoie. J'aimais beaucoup son style et j'essayais fort de sonner comme lui. Ça faisait rire le monde et il n'y avait pas trop d'accords à apprendre.*

À l'université, je me suis fait voler une guitare et pour la remplacer je suis allé à Miramichi où j'ai vu la plus belle guitare au monde. C'était une Takamine bleu-vert exactement comme celle de Rik Sullivan, un chansonnier populaire de Richibucto. Lorsque je suis arrivé à la maison avec cette guitare, mon père a vu le prix et il a dit: « Quoisque t'as été faire là? » J'ai dit : « Pape, c'te guitare icitte va se payer… j' vas jouer pis j' vas me faire payer ». Il a dit : « ok ». À partir de ce moment-là, j'ai travaillé fort pour devenir assez bon pour jouer devant le monde.

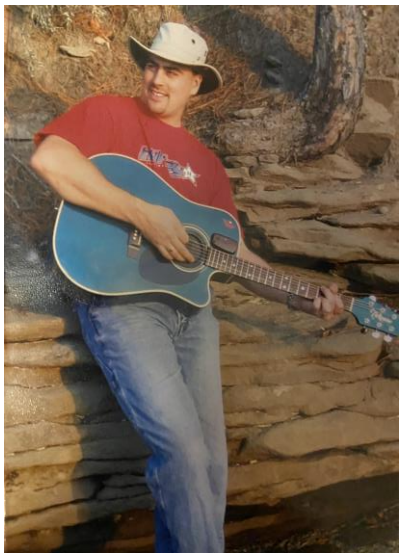
Mon père, ma mère, mes sœurs Mona et Rina et mes frères Pierre, Denis et Guy m'ont toujours supporté et ont été mes meilleurs fans. Rares ont été les fois où quelqu'un de ma famille n'était pas à mes événements musicaux. Mes débuts se sont faits au Pub du Coin de Richibucto avec Stéphane Daigle. Don Larin nous a fait assez confiance pour nous laisser jouer à son bar. On jouait le jeudi, vendredi et samedi soir jusqu'à 2 heures du matin! Je ne fais plus ça asteur…ha!ha!ha!

BC - Peux-tu décrire la sensation que la musique produit en toi?

MD - Quand je joue de la guitare et que je chante, ça me transporte dans un autre monde. Je peux exprimer n'importe quel sentiment. Souvent, après les repas lorsque j'étais plus jeune, je ramassais ma guitare et je jouais pendant des heures dans ma chambre. Le sentiment d'apprendre une nouvelle chanson était et demeure très motivant pour moi.

BC - Tu es avant tout un interprète, mais tu as aussi touché à la création. Comment décrirais-tu la différence entre ces deux formes d'expression?

MD - Je suis plutôt un interprète. J'aime chanter des chansons qui représentent mes valeurs et les messages que j'aime passer. Il m'arrive assez souvent, surtout en vieillissant, que je devienne émotif en interprétant une chanson qui me transporte ou qui me rappelle des souvenirs. J'ai tenté brièvement d'écrire des chansons, mais je n'ai pas encore été suffisamment inspiré pour créer un album. J'ai eu l'occasion d'enregistrer une chanson en 2000 par le biais d'un concours de la Société culturelle de Kent Nord. Mon ami Daniel Ouellette compose des chansons et il en avait composé une intitulée « Edmond ». On avait entendu parler du concours et Daniel m' a dit qu'il avait une bonne chanson à proposer, si je voulais la chanter. On a gagné le concours qui nous donnait l'occasion d'aller en studio l'enregistrer. C'est à Acadieville, chez Ronaldo Richard, que la chanson a été enregistrée. « Edmond » s'est classée en première position pendant quatre semaines consécutives sur les ondes de Radio Beauséjour. La chanson joue encore de temps en temps. Lorsque ma mère était vivante, elle m'appelait chaque fois qu'elle l'entendait à la radio pour me dire que j'étais à la radio!



BC - Le public qui te suit depuis plusieurs années et les personnes qui te découvrent apprécient l'aisance, la simplicité et la franchise que tu as sur scène. Parle-nous de ce que tu aimes dans le fait de performer devant un public.

MD - J'aime faire plaisir aux gens. Voir les personnes devant moi chanter, rire et éprouver du plaisir me donne une énergie électrisante. Il m'arrive souvent de jouer

durant trois heures sans prendre une seule pause… Je pense que mon record est de 3 heures et 40 minutes

BC - Sur scène, tu préfères performer seul ou accompagné par d'autres chanteurs et musiciens?

MD - Bien que je sois capable de jouer seul, j'ai toujours préféré être accompagné d'au moins un autre musicien. Je suis fou d'harmonie et je suis ce que j'appelle un « strummer » de guitare. Donc, avoir un guitariste, un pianiste, un violoniste ou un bassiste qui chante est pour moi la « cerise sur le sundae ». J'ai eu l'occasion de jouer et joue encore avec plusieurs bons musiciens, entre autres, Dr Pierre LeBlanc, Bill Mair, Stéphane Daigle, Dean Comeau, Daniel Ouellette, Carol Bernard, Jean-François (Wawa) Goguen, Joey McInnon, un de mes anciens élèves François Robichaud, Chris Wheaton, Jean Belliveau et j'en passe.

BC – Quelles conséquences la pandémie a-t-elle eues sur ta situation de musicien? *MD - La pandémie m'a emmené à faire plusieurs Facebook Live. Je dirais que j'ai beaucoup aimé produire des spectacles dans mon salon, à Dieppe, avec comme seul public dans la « salle » ma conjointe Julie. Nous avons passé de belles soirées ensemble à rire, chanter et simplement apprécier le moment. Julie s'habillait toute chic comme si on faisait une vraie sortie! Plusieurs personnes de tous les coins du Canada et des États-Unis se sont jointes à nous également. J'ai aimé pouvoir offrir de la musique et du divertissement gratuits en sachant que les gens ont apprécié ma musique. Julie, ma conjointe, est toujours à mes côtés pour m'encourager dans ma passion. Elle me suggère souvent des chansons à apprendre qui se retrouvent en permanence dans mon*

répertoire. Elle sait comment choisir les bonnes tounes qui me ressemblent et qui vont bien avec mon style et avec ma voix. Julie connait bien la musique francophone et elle m'en fait découvrir régulièrement. On passe beaucoup de temps à la maison à chanter et à découvrir de nouveaux artistes. Quand je parle de m'acheter une autre guitare ou une pièce d'équipement, elle m'encourage. Je me suis même acheté une guitare Boucher en son honneur!

Maurice et sa conjointe, Julie Boucher

BC - Au fil des années, tu as eu l'occasion de t'impliquer comme passeur de culture en montant plusieurs spectacles réunissant de très jeunes musiciens et chanteurs. Tu as aussi eu l'opportunité d'accompagner les jeunes artistes de concours *Accros de la chanson.* Parle-nous de l'importance de donner au suivant.

MD - En tant qu'enseignant et directeur dans plusieurs écoles, je me suis toujours investi à promouvoir la musique et la culture. J'ai eu l'occasion d'organiser de nombreux spectacles pour les élèves dans les écoles. Découvrir de nouveaux talents me passionne. J'ai passé plusieurs heures du diner et après classe à préparer des spectacles musicaux. Les jeunes ont besoin d'être soutenus pour s'épanouir. Avant que l'Internet devienne un endroit pour se produire, ceux-ci devaient jouer en public. J'aime redonner cette chance aux jeunes. C'est dans cette optique que j'ai organisé durant quatre années consécutives, avec l'aide de Nancy Blanchard et de Kim Robichaud, le spectacle « Les Étoiles Montantes/The Rising Stars». Lors du 5e, organisé dans le cadre du dernier Congrès Mondial Acadien, à l'aide d'un petit comité composé d'Anne-Renée Landry et de Roger Doiron nous avons monté mon plus grand spectacle intitulé « Les Étoiles Montantes de l'Acadie » au nouveau Centre Impérial à Richibucto. La salle était bien remplie et des jeunes de partout se sont produits sur scène.

Je me souviens, quand j'ai commencé à jouer lors d'après-midi d'amateurs… ce fut pour moi l'élément clé qui m'a permis de bâtir ma confiance et de recevoir le feedback nécessaire pour continuellement m'améliorer.

Au fil des années, cette activité est devenue une occasion unique pour les jeunes d'être entendus et mieux encore d'être guidés par des artistes professionnels. Ce dont je suis

le plus fier, c'est que j'ai réussi à transmettre cet amour de la musique à mes enfants, Josée et Alexandre. Josée chante depuis plusieurs années en s'accompagnant à la guitare ou au ukulélé et Alexandre joue de la basse électrique et plus récemment il commence à apprendre à jouer de la guitare et du cajon en bois. Je suis certain que cet amour de la musique les accompagnera tout au long de leur vie.

Alexandre Daigle

BC- En aout dernier, ta mère Andréa est subitement décédée. Tu affirmes que celle-ci exerça une grande influence sur toi. Parle-nous un peu de qui elle était et de la façon dont elle t'a influencé.

Andréa et Josée Daigle

MD - Ma mère a été une personne inspirante dans ma vie. Si je suis une personne musicale, empathique et si j'aime bien aider les autres, je le dois à ma mère. En plus d'être une musicienne en cachette, ma mère était une personne remplie de talents artistiques. Sans avoir de formation dans le domaine, ma mère était créative et aimait s'exprimer à travers ses tapis hookés. Sa grand-mère pratiquait également cet art de crocheter des tapis. Ma mère était une vraie machine à produire des tapis. Chaque fois qu'on allait la visiter, elle sortait une autre de ses belles créations originales. La majorité de ses tapis sont des patrons uniques et originaux. Elle nous disait qu'elle « go with the flow ». Elle a fait des tapis qui, selon ce qu'elle nous disait, reflétaient comment elle se sentait. Quelquefois, ça ressemblait à du gribouillage et quand on lui demandait ce que cela signifiait, elle riait en disant que c'est comme ça qu'elle se sentait à ce moment-là. Elle se levait souvent aux petites heures du matin, quand elle ne pouvait plus dormir et elle se mettait à hooker. En faisant ses tapis, elle se sentait bien et elle réussissait à s'évader de la vie de tous les jours et de simplement passer le temps.

Ma mère a inspiré, entre autres, ma fille Josée et Mélissa, la blonde de mon fils Alexandre qui ont, elles aussi, appris à hooker.

À titre posthume, le Bulletin culturel désire reconnaitre la contribution spéciale d'**Andréa Arseneault Daigle** et lui faire une place dans son dictionnaire de passeurs de culture.

Son fils Maurice eut la chance de l'interviewer quelques mois avant son décès et voici ce qu'elle a répondu à ses questions.

Je viens d'où?

Née à la maison au Grumble Road (Aldouane Station) le 19 mai 1938, je suis l'ainée d'une famille de 15 enfants. Mes parents étaient Emma et Richard Arsenault. Sept des enfants sont encore vivants : Dollard, Donalda Arsenault Vautour, Alice Arsenault Vautour, Alvin, Ronald et Alphée Arsenault.

Marié en 1959 à Gonzague Daigle, J'ai eu 6 enfants et 6 petits-enfants: Mona (Renée et Philippe), Guy (Chanelle et Jérémie), Rina, Denis, Pierre et Maurice (Alexandre et Josée).

La raison que j'ai commencé à hooker des tapis?

En 2007, mon mari et moi avions été prendre une marche sur le « boardwalk » à Richibucto. J'ai vu ma meilleure amie Nola et son mari Fred Richard. On a arrêté et on a commencé à parler. Nola a dit qu'elle avait commencé à aller au Club d'Âge d'Or pour faire des tapis. Elle a dit : « Tu devrais venir… C'est les jeudis ». J'ai appelé ma belle-sœur Éthel pour savoir si elle aimerait venir avec moi. J'ai dit : « Jeudi qui vient on va y aller. C'est Marsha MacDonald, la maitresse…elle organise toutes les affaires ». Depuis ce temps-là, je fais des tapis!

J'ai hooké mon premier tapis en 2007 à l'âge de 69 ans.

J'ai été inspirée par ma grand-mère Julie Babineau. Elle faisait des tapis hookés avec du matériel, pas de la laine. « J'ai un de ses tapis ici à la cave! »

Qu'est-ce que ça te donne faire des tapis?

C'est un beau passe-temps et le monde dit : « ahhh ça c'est beau, wow! ». « Ça me fait du bien! » Un de mes tapis préférés est l'école où j'allais… grade 8 à Aldouane Station.

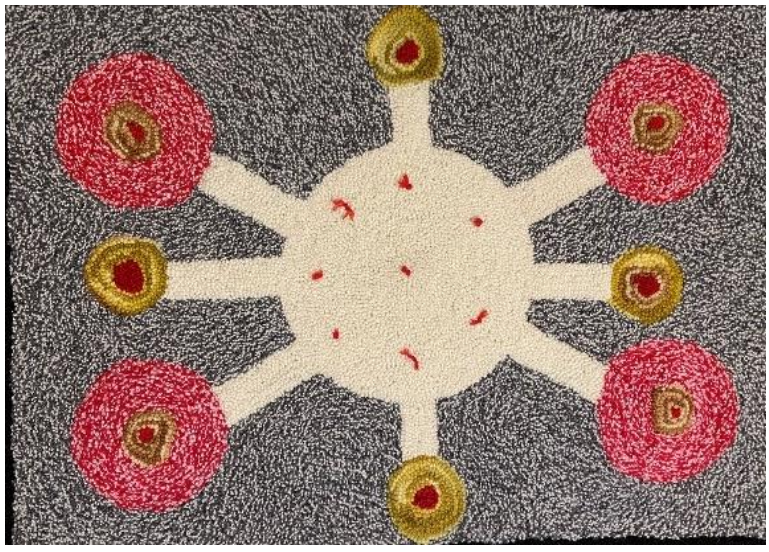
Tous mes tapis sont originaux… je vois quelque chose et je crée des patrons… ça vient tout seul à mesure.

J'en ai donné une vingtaine…jamais vendu de tapis ☺ Je les donne à du monde que je sais qu'ils vont les garder et pas les jeter à la dump! Ha! Ha! Ha!

Andréa Arseneault Daigle
Houkeuse de tapis

Andréa Arseneault Daigle

École Aldouane Station



Le français acadien

Pour les amoureux de la langue ou pour toute personne s'intéressant aux particularités de notre langue parlée ou écrite, voici notre chronique portant sur le français acadien.

Chaque mois, nous nous arrêtons sur quelques mots choisis dans notre riche vocabulaire régional.

> *Parce qu'il nous arrive parfois de mettre de côté certaines de nos expressions les plus savoureuses par crainte de ne pas être compris ou par peur de nous faire reprocher de parler un « mauvais » français.*
>
> *Parce que, même si plusieurs mots que nous utilisons encore aujourd'hui ont été délaissés au profit d'autres correspondant davantage aux gouts du jour, ceux-ci ne continuent pas moins de représenter la façon unique que nous avons de nous exprimer.*
>
> *Et parce que nous pouvons être fiers des mots que nous ont laissés nos ancêtres et de ceux que nous créons encore aujourd'hui.*

Voici quelques perles de notre belle langue acadienne :

C

CALOUETTER : cligner des yeux. *Arrête de calouetter ou va te coucher!*

CHACOTER : tailler, couper un morceau de bois avec un canif. *J'étais après chacoter des bûches quand il m'a appelé.*

COBIR : déformer (un objet, une surface en général. métallique) par des bosses, des creux. *Cobir un chaudron.*

CLAIRDILLER (CLARDILLER OU CLARDEILLER): briller, reluire. « *La mer finit pas de clairdiller de souère, qu'elle dit.* » 1973, A. Maillet, Mariaagélas, p. 203

COÛTANGE (COÛTANCE): dépense d'argent. *Une voiture, c'est de la grosse coûtange.*

COUVERTE OU COUVARTE: couverture. *Couvarte piquée.*

Dans cette édition de janvier, nous vous offrons un nouvel espace pour revisiter des parties de notre histoire locale.

Pour débuter cette chronique, voici un extrait du 3e chapitre du livre de L.-Cyriaque DAIGLE *Histoire de Saint-Louis-de-Kent*, publié en janvier 1948.

Les premiers colons

Pendant plusieurs années après la dispersion de 1755, il semble y avoir peu d'Acadiens dans le comté de Kent et des environs. Munro écrit qu'en 1784 il n'y avait que 12 familles entre la Nouvelle-Écosse et Miramichi [4]. D'après Gesner [5], il n'y avait que 6 familles dans le comté de Kent en 1787. Cependant le même auteur dit que, vers 1750, les Acadiens avaient un petit village à Richibouctou [6].

Toutefois, Cooney [7] soutient qu'il y avait, avant 1756, un village français comprenant au-delà de quarante maisons à Richibouctou, et un autre village, plus petit, près du vieux cimetière à l'embouchure de la rivière Aldouane. Il est difficile de déterminer exactement la date où arrivèrent les premiers habitants de l'Aldouane, mais ce fut probablement vers 1785. Et ces premiers habitants venaient sans doute du village de Richibouctou, car ils n'avaient qu'à traverser la baie du même nom pour atteindre la rivière Aldouane.

Pour ce qui est de Saint-Louis on possède des données historiques certaines. À l'été de 1796, Jean Babineau et son fils, Joseph, laissaient Petitcodiac pour s'en aller à la recherche d'un endroit où ils pourraient s'établir. Jean Babineau avait des filles mariées à Bouctouche, à Richibouctou et à l'Aldouane. Comme les meilleures terres dans ces

différentes localités étaient déjà prises, ils continuèrent leur route vers le nord. Ils arrivèrent bientôt à la rivière Kouchibouguacis et, sur la rive nord de cette rivière, près de son embouchure, ils trouvèrent trois familles anglaises : Charles Jamieson, Samuel Jamieson et Christopher Dignan.

Ils décidèrent de se fixer dans cette localité, attirés surtout par le voisinage des marais. Le rapport de Lord Durham en 1839 dit que cette partie du comté de Kent fut colonisée par les Acadiens, attirés par l'étendue des marais salés qui produisent un excellent fourrage pour les animaux [8]. Un des avantages de ces marais, c'est qu'il n'était pas nécessaire d'y construire des digues, comme c'était le cas pour les marais du sud de la province. Leur décision prise, nos deux explorateurs s'en retournèrent avec l'intention de revenir avec leurs familles le printemps suivant.

Mais, au mois de décembre, Jean Babineau se noya en voulant traverser la rivière Petitcodiac. Au mois de mai suivant, Joseph Babineau partit avec sa famille et vint s'établir à Kagibougouette, comme on appelait alors cet endroit. Il se fixa près des familles Jamieson et fut ainsi le premier colon acadien de Saint-Louis.

L'année suivante il retournait à Petitcodiac pour chercher sa mère (veuve Anne Bastarache), son frère Thaddée et deux sœurs encore non mariées, et, en même temps, pour tâcher de trouver des recrues qui auraient le courage de venir s'établir dans la nouvelle colonie. De fait la colonie naissante reçut bientôt de nouveaux habitants venus des villages acadiens du sud de la province. D'autres familles vinrent plus tard de la Gaspésie. C'étaient des Acadiens déportés en Europe, mais qui, en 1774, étaient revenus s'établir à Tracadièche, aujourd'hui Carleton : Charles Olivier Bariault, son frère Moïse Bariault, ainsi que leurs beaux-frères Simon Henri et Pierre Henri [9], Placide Poirier, Grégoire Henri, Pierre Henri, Moïse Bariault, Frédéric Maillet et Joseph Richard.

L'année suivante nous donne d'autres noms : Mathurin Thébeau, son fils Étienne Thébeau, et son gendre J.-B. Leclerc, dit Francoeur, qui venait de Népisiguit, Louis, Pierre et Charles Vautour, de Richibouctou, Simon Leblanc, de Saint-Pierre Miquelon, Jean Gray, Jacques Nowlan, Cyrille Comeau, etc.

Trois ans plus tard, selon le récit laissé par Monseigneur Denaut, évêque de Québec, qui fit un voyage en Acadie, la nouvelle colonie comptait dix-sept familles, avec 98 âmes, dont 40 communiants. En 1821, ce chiffre se montait à 36 familles, formant une population de 251 âmes.

(4) Munro, British North America, page 13.
(5) Gesner, New Brunswick, page 182.
(6) Id Ibid page 39.
(7) Cooney, New Brunswick ans Gaspé. Page 134
(8) Minutes of evidence taken under the direction of a general Comission, page 48
(9) Voir l'Évangéline, 3 novembre 1932

Le ***Bulletin culturel*** est produit par la Société culturelle Kent-Nord.
Chaque publication est accessible via notre site web : www.sckn.info
ainsi que sur notre page *Facebook.*
Des copies imprimées sont disponibles gratuitement aux Coop de Richibucto, Saint-Louis et Pointe-Sapin.

*Nous appliquons les règles de l'orthographe rectifiée.

Pour nous joindre :
Téléphone : 427-2790
Courrier électronique :
scknord@gmail.com
Courrier postal : 9 rue Archigny
Saint-Louis-de-Kent
NB, E4X 1C5

CO-OP CARTIER

La seule boutique dans Kent offrant les primes Airmiles

VASTE GAMME DE VÊTEMENTS POUR FEMMES ET HOMMES

Produits de la Savonnerie Olivier ainsi que *Seafoam Lavender* de Nouvelle-Écosse

Marques réputées telles que *Nike, Colombia, Silver Jeans, Merrell, Clarks* et plus encore!

25, boul. Cartier #105, Richibucto

523-4461